

Entretien - Julie Laporte

Julie Laporte, diplômée de Paris 8, dirige le laboratoire Anthracite et enseigne aux Beaux-Arts de Paris et à l'ENSP Arles. Elle est lauréate du prix du tirage Collection Florence & Damien Bachelot en 2021.

Qu'est-ce qui vous a conduit au laboratoire ? Y a-t-il eu un déclic, une rencontre déterminante ?

Lors de mes études en photographie à l'Université Paris 8 j'ai découvert le tirage pour nourrir ma propre recherche plastique. Très vite, j'ai ressenti le besoin de passer par la matière, par le faire. Curieuse d'expérimenter le support analogique, j'ai investi dans un agrandisseur que j'ai installé dans mon appartement afin de pouvoir bidouiller, tester, et surtout découvrir la magie du tirage. Ce rapport direct à l'image, au temps, et à la chimie m'a immédiatement et profondément marquée.

J'ai ensuite réalisé un stage, puis un apprentissage chez Diamantino Quintas — laboratoire photographique traditionnel — afin de me perfectionner dans cette pratique, avant d'en faire mon métier pendant six ans au laboratoire Cadre en Seine. C'est là que j'ai véritablement appris à devenir autonome, aux côtés de Philippe Bonneau, puis seule après son départ à la retraite.

Je suis désormais installée dans mon propre laboratoire, Anthracite.

Travaillez-vous aujourd'hui en argentique, en numérique ou dans une approche hybride ? Qu'est-ce qui vous attire dans votre pratique actuelle ?

Actuellement, je travaille uniquement en argentique, aussi bien dans mon activité de tireuse que dans ma pratique artistique personnelle.

J'expérimente la photographie analogique sous toutes ses formes, dans une logique très libre, presque celle d'un laboratoire permanent. Le numérique me sert essentiellement à archiver et à conserver une trace de ces travaux.

Comment définiriez-vous le rôle du tireur ? En quoi son intervention peut-elle révéler une image qu'un photographe connaît pourtant par cœur ?

Le rôle du tireur, selon moi, est avant tout de se mettre au service du photographe. Nous devons traduire et interpréter au mieux son intention pour l'image, parfois même l'aider à la préciser. C'est un travail d'écoute très fin, qui demande de la sensibilité, de la concentration et une grande rigueur technique.

Je dirais que c'est une forme d'accouchement : le travail est souvent long, parfois difficile, et lorsque l'image apparaît enfin telle qu'elle a été imaginée, c'est toujours un moment très intense.

Au moment où l'image apparaît, qu'est-ce qui se joue pour vous ? Comment reconnaissez-vous la « bonne » version ?

C'est un moment un peu indescriptible, de l'ordre de la sensation plus que de l'analyse, qui dépend de la relation construite en amont avec l'artiste ou le photographe. Plus le dialogue est juste, plus ce moment d'évidence est fort. On ressent la naissance de l'image avant de pouvoir l'expliquer.

Le dialogue photographe-tireur est souvent décrit comme intime, discret, exigeant. Qu'est-ce qui fonde, selon vous, la relation de confiance entre un photographe et son tireur ?

J'imagine que, comme pour toutes les relations, celle-ci se construit avec le temps, les bons moments, mais aussi les erreurs et les ajustements. Je dois veiller à instaurer une véritable relation de confiance entre nous.

J'ai besoin de créer un cocon rassurant et empathique, un espace où l'on peut douter, chercher, essayer. Et puis il y a aussi tout ce qui se joue en dehors du laboratoire : parler d'autres choses, prendre le temps d'aller manger ensemble ou de boire un verre après une journée de tirage. Tout cela participe à la qualité de la relation.

Entre fidélité à l'intention du photographe et votre propre regard, où situez-vous votre place ? Le tirage est-il, selon vous, une forme d'écriture à deux ?

Selon moi, c'est avant tout un travail d'interprétation et d'accompagnement. Il y a toujours une discussion, un échange, et je donne évidemment mon avis sur ce que je ressens face à l'image.

Mais c'est toujours la volonté du photographe qui décide du tirage définitif. Je ne prends aucune liberté lors de sa réalisation : tout est pensé et convenu avec l'artiste avant d'entrer en chambre noire. Mon rôle est d'être juste, pas de m'imposer.

Vous considérez-vous plutôt comme un artisan, un artiste ou un interprète ? À quel moment jugez-vous qu'un tirage est « achevé » ?

Je me sens avant tout interprète et ingénieure, oui, parce que je dois constamment trouver des solutions techniques pour répondre aux besoins du photographe. Le tirage est aussi en grande partie une affaire de bricolage, d'adaptation, d'invention permanente.

Il y a forcément une part artistique, puisqu'il faut comprendre l'intention de l'artiste pour être au plus juste. Et pour cela, il faut être sensible, attentif et disponible.

Le tirage est aussi un espace d'exploration. Quelle place l'expérimentation occupe-t-elle aujourd'hui dans votre pratique ? Êtes-vous encore surpris par votre métier ?

Dans ma pratique personnelle, l'expérimentation est véritablement au cœur de ma recherche. C'est là que je me sens la plus libre.

Dans mon travail de tireur, j'essaie également de lui accorder une place particulière, même si cela demande beaucoup de temps et d'énergie. Je m'efforce de répondre au mieux aux projets et aux demandes des artistes, même lorsque je sais d'avance que le processus sera long, complexe et parfois fastidieux.

La recherche et la prise de risque sont essentielles dans ce métier. Sortir de sa zone de confort, accepter de ne pas tout maîtriser, cela fait toujours beaucoup de bien, et c'est souvent là que naissent les choses les plus intéressantes.

Qu'ont apporté le jet d'encre et le flux numérique haut de gamme au tirage, et que l'argentique reste-t-il seul à préserver ?

Le numérique apporte une grande précision, une reproductibilité quasi parfaite et une rapidité d'exécution. Il permet aussi une immense liberté dans les corrections locales, la gestion des couleurs, ainsi qu'une grande stabilité dans le temps si les supports sont bien choisis. C'est un outil très confortable, presque chirurgical.

L'argentique, à l'inverse, préserve quelque chose de vivant et d'imprévisible. Chaque tirage est un objet unique, marqué par la main, par le temps, par les variations chimiques, voire par l'humeur même du laboratoire. Il y a une matérialité, une profondeur dans les noirs, une douceur dans les gris, une présence physique que le numérique peine encore à reproduire pleinement. L'argentique conserve ainsi une dimension presque organique.

Que vous inspire la cohabitation actuelle entre ultra-technologie et procédés anciens ? Va-t-on vers une image à la fois XIX^e et XXI^e siècle ?

Je trouve cette situation très stimulante. Il n'y a plus de hiérarchie entre les procédés, seulement des choix artistiques. On peut tout à fait imaginer une image pensée avec des outils ultracontemporains et finalisée avec des techniques du XIX^e siècle.

Cette hybridation montre que la photographie est un médium vivant, qui se nourrit autant de son histoire que de ses innovations. L'image peut aujourd'hui être à la fois archaïque et futuriste, et c'est une grande richesse.

Comment vous êtes-vous formé et que peut-on apprendre uniquement par la pratique du laboratoire et de l'atelier ?

Ma formation naît essentiellement de l'expérience, de l'observation, de l'erreur aussi. Le laboratoire est une école de patience. J'ai eu la chance de côtoyer des tireurs qui m'ont transmis une partie de leur savoir, et surtout de pouvoir pratiquer.

Il y a des choses qu'aucun livre ne peut vraiment transmettre : l'odeur des chimies, la manière dont un papier « réagit », la lecture instinctive d'une densité, la confiance qu'on développe à travers son œil...

Sous la lumière rouge, on apprend à regarder autrement, à ralentir, à ressentir plus qu'à analyser. C'est un apprentissage presque corporel.

Aujourd'hui je prends ponctuellement des stagiaires ou je donne des cours dans plusieurs écoles d'art.

Votre geste laisse-t-il une « écriture » reconnaissable dans le tirage au même titre que celle d'un photographe ?

Je ne sais pas trop. J'ai envie de dire non, car j'essaie de m'effacer au maximum dans le tirage, mais je pense que oui, il doit y avoir une partie de moi dans mes tirages. Elle se situe peut-être dans la douceur des contrastes, dans la manière d'équilibrer une image ou dans l'attention portée aux détails.

Cette écriture reste toujours au service de celle du photographe. C'est une signature en filigrane, une présence invisible mais sûrement réelle.

Comment voyez-vous l'avenir du tirage professionnel, et quel message souhaiteriez-vous adresser aux futurs tireurs et aux photographes ?

Le tirage argentique professionnel va devenir de plus en plus précieux, presque rare. Il sera un espace de résistance face à la dématérialisation des images. Le tirage restera l'endroit où la photographie devient objet, où elle acquiert une présence physique et sensible.

En même temps, j'ai aussi une réelle inquiétude concernant tout ce qui rend cette pratique possible. La fabrication des matières premières, la disparition progressive des réparateurs d'agrandisseurs, la raréfaction des pièces détachées, des chimies, des papiers... toute la chaîne de savoir-faire, de production et de transmission qui gravite autour du tirage argentique est fragile. C'est un écosystème entier, fait d'interdépendances, qui risque de s'appauvrir avec le temps et qui pourrait, à terme, mettre en péril la pratique elle-même. Ce n'est pas seulement une technique qui disparaîtrait, mais tout un réseau de gestes, de connaissances et de métiers.

Malgré cela, j'ai envie de garder un peu d'espoir. Les actions menées aux côtés du Collège international de la photographie — institution dédiée à la conservation, à l'expérimentation et à la transmission du métier d'art photographique — pour faire entrer le tirage argentique au patrimoine immatériel vont dans ce sens. Elles montrent qu'il existe une prise de conscience de la valeur culturelle, historique et humaine de cette pratique. Peut-être que cette reconnaissance permettra de préserver, de protéger et de transmettre ce savoir-faire, afin que le laboratoire reste un lieu vivant encore longtemps.

Aux futurs tireurs, j'aimerais dire : soyez curieux, patients, exigeants et surtout passionnés. Prenez le temps de faire, de rater, de recommencer, car c'est en expérimentant que l'on apprend.

Aux photographes, faites confiance aux tireurs, venez au laboratoire, regardez vos images naître. Le tirage est un pro-longement de votre regard, pas une simple étape technique.